Bex et ses environs de Eugène Rambert – **Taveyannaz, 1871** –

L'Alpe de Taveyannaz (1683 m.) appartient aux bourgeois de Gryon. Ils ont aussi une parte d'Anzeindaz, un quart si je ne trompe ; mais Taveyannaz leur appartient tout entier, et ils en sont fiers comme du joyau de leur commune, plus fiers encore que du basin de leur fontaine, en marbre de St-Triphon.

Si l'on en croit quelques économistes, ce système des propriétés communales, toujours désavantageux, l'est surtout en montagne. Les vachers prennent peu d'intérêt aux travaux nécessaires non seulement pour augmenter le produit du sol, mais pour empêcher la ruine graduelle. La commune, de son côté, liée par d'anciennes traditions, laisse aller les choses comme elles ont de tout temps été, et ne soigne pas sa propriété avec l'âpre désir de s'enrichir, qui est le principal mobile des progrès matériels.

On cite fréquemment les montagnes de Bex à l'appui de cette thèse, et il est vrai que les alpages de Nant et de la Vare, par exemple, sont loin d'être dans un brillant état. La charge de la montagne, c'est-à-dire le nombre de têtes de bétail qu'elle peut nourrir, a considérablement baissé depuis un siècle.

Sans vouloir diminuer en quoi que ce soit la portée de ces arguments, il est permis d'ajouter que la question a plus d'une face. Qui dit économie politique, ne dit pas seulement économie. Il se peut que le système des propriétés communales ait eu des résultats fâcheux, et qu'il soit destiné à tomber tôt ou tard ; mais il n'en a pas moins contribué grandement à créer entre les bourgeois d'une seule et même commune un puissant lien de solidarité, à faire de la commune une individualité réelle, vivante, morale, une petite patrie, au service de laquelle les citoyens ont fait une première et précieuse école de dévouement à la chose publique. Gryon ne serait pas Gryon sans son alpe de Taveyannaz.

Quoi qu'il en soit, les arguments des économistes ont moins de force ici qu'ailleurs, car s'il est une montagne bien entretenue, c'est celle de Taveyannaz. Elle est située, comme l'alpe de Solalex, au pied des remparts des Diablerets, mais de l'autre côté sur le versant en pente douce qui regarde la Gryonne. Les chalets, au nombre de près de quatre-vingts, forment une espèce de bourgade, disposée par rues ; c'est le village d'été où se transporte joyeusement et où vit en famille, au milieu de ses troupeaux, la moitié de la communauté.

Taveyannaz est la plus gaie des montagnes vaudoises. Un pic des Diablerets, celui de Châtillon, rappelle seul le voisinage de ces redoutables géants. D'ailleurs la vue est libre et n'offre guère que des tableaux gracieux : Chamossaire et ses pelouses, les vertes montagnes d'Ollon, la vallée du Rhône et plus loin, les sommités de la Savoie, dont la distance efface les aspérités.

Les amateurs de fêtes champêtres feront bien de se rendre à Taveyannaz le jour de la mi-été, c'est-à-dire le second dimanche d'août. Ils y trouveront toute la population du village fort animée et en pleine fête. On arrive le samedi soir, un premier bal, dans une étable préparée ad hoc, se prolonge fort avant dans la nuit, on se couche comme on peut, sur le foin.

Le lendemain, on passe la matinée à jaser ou à se promener, puis on dîne sur l'herbette. Les provisions ne manquent pas, chaque fille a apporté un panier plein, et les garçons ont pris soin que le vin ne fût pas oublié ; bientôt le bal recommence et ne s'interrompt qu'à la nuit, pour recommencer encore dans le même chalet que la veille, car il y a d'opiniâtres danseurs et d'intrépides danseuses qui ont fait serment de s'en donner à cœur joie et de ne pas rentrer avant lundi. Il y a deux ans, M. Juste Olivier y assistait et, monté sur une tribune improvisée, chantait devant la foule réunie en cercle autour de lui, une de ses plus gracieuses chansons, écrite pour la circonstance :

Les filles, les garçons
A danser se hasardent,
En dansant se regardent…
On connaît ces façons
Des filles, des garçons.

Taveyannaz n'a pas toujours vu des hôtes aussi gais. Le 4 mars 1798, une colonne de soldats français et vaudois y arrivait dans la soirée ; il y avait beaucoup neigé les jours précédents, il faisait froid. Les soldats français s'étaient exaspérés ; ils brûlèrent plusieurs chalets pour se chauffer et menacèrent de jeter dans les flammes l'officier vaudois qui avait conseillé ce passage. Seul le chef de troupe, le colonel Forneret de Lausanne, gardait son sang-froid et sa gaîté. Il avait pour mission de passer le Col de la Croix et de descendre dans les Ormonts, dont les habitants, soutenus par une petite armée bernoise, refusaient de reconnaître le gouvernement vaudois issu de la révolution.

Ce mouvement était combiné avec une attaque de front, par les montagnes d'Ollon et l'entrée de la vallée. La lune s'étant levée, Forneret fit prendre les armes à sa troupe, et gagna le plus rapidement qu'il put le Col de la Croix où il arriva avant le lever du soleil. Comme il s'engageait dans la descente, il fut accueilli par une décharge meurtrière. Deux cents Ormonins et une compagnie de carabiniers du Gesseney, postés derrière un abattis de sapins, fermaient le passage. Forneret voulut le forcer à la baïonnette, mais la neige était profonde, et pendant que les hommes y exécutaient en pataugeant un pas de charge, qui ressemblait fort à un laborieux pas d'école, les Ormonins les ajustaient à coup sûr. Il essaya de tourner l'ennemi, mais sans résultat. Enfin, voyant que le découragement gagne sa troupe, il se met à la tête de quelques hommes déterminés et marche le premier en criant : En avant ! en avant mes enfants ! A peine a-t-il fait quelques pas qu'il tombe frappé en pleine poitrine.

Ses compagnons ne prirent pas le temps de le relever et se retirèrent précipitamment. Il mourut le lendemain matin à la cure de Gryon, où on l'avait transporté. Cette victoire ne sauva par les Ormonins qui, au moment même où ils la remportaient, étaient battus par le général Castel à la Forclaz et au Sépey.

Il y a deux petites heures de Gryon à Taveyannaz. La première est assez pénible ; on monte par la croupe, souvent boueuse, qui relie aux Diablerets le mont Jorogne. Le meilleur chemin est celui qui monte le plus. Il faut éviter les embranchements à gauche. Quand on a gagné le point culminant de cette première et assez longue montée, on ne tarde pas à découvrir les chalets de Taveyannaz ; le reste est une promenade.

Des chalets, on peut s'accorder le plaisir de monter aux Rochers du Vent, où l'on arrive par une longue pente de gazon, et qui ne sont autre chose que les plus humbles des pics des Diablerets. Pour peu que l'air ne soit parfaitement calme, on verra qu'ils sont bien nommés. Les nuages que le vent chasse contre leurs parois s'y empelotonnent et s'y heurtent avec un bruit étrange, comme si on déchirait à la fois toutes les voiles d'une flotte de guerre. On a immédiatement au-dessous de soi, à six ou huit cents mètres de profondeur, l'alpe de Solalex.